

L'avenir des favoris à l'ère du web implicite

Par Christophe Deschamps (www.outilsfroids.net)

A la lecture d'[un très bon article](#) d'Olivier Le Deuff consacré aux folksonomies j'ai sursauté aux propos formulés à leur rencontre par l'architecte de l'information Louis Rosenfeld : "*les folksonomies (...) ne favorisent pas la recherche et les autres types de navigation de manière aussi précise que des tags émanants de vocabulaire contrôlé par des professionnels*".

Si cela est vrai, ce qui reste encore à démontrer, et même si l'exercice paraît inévitable, je crois qu'il n'est tout simplement pas pertinent de comparer les deux systèmes. Les folksonomies telles qu'elles ont été introduites par del.icio.us ou Flickr appartiennent en effet à une dimension temporelle qui n'est pas celle des taxinomies.

[Comme l'anticipait Rafi Haladjian](#) voilà quatre ans, nous glissons doucement mais sûrement vers une ère où la déconnexion sera à la fois exceptionnelle et volontaire, et les folksonomies sont tout simplement le système de classement qui accompagne cette transition.

La mort annoncée des favoris classiques

Dans un temps déjà lointain où le web n'était pas omniprésent nous nous constituions un répertoire de favoris directement adapté de la classification de Dewey. Nous disposions alors de suffisamment de temps pour peaufiner, optimiser et mettre à jour ce qui constituait pour nous, veilleurs, un véritable trésor de guerre, l'équivalent du carnet d'adresse des commerciaux. J'ai toujours le mien, conservé tel une relique dans son ossuaire numérique, le logiciel The Brain, et il est bien rare que je l'ouvre plus d'une fois par mois...

La multiplication des pages et des services web (2.0), ajoutée à l'accroissement de notre temps de connexion ont tué la gestion traditionnelle des favoris ; allons même plus loin, ils tuent à petit feu les favoris tels que nous les connaissons encore aujourd'hui. Parions que dans trois ans ces derniers seront à ranger sur la même étagère que le push de Marimba ou les aspirateurs de sites web.

Ce saut, rendu nécessaire par le passage d'un seuil quantitatif, a modifié nécessairement et définitivement notre façon de classer nos découvertes numériques : nous sommes passés d'une activité séquentielle, aux tâches précises et clairement identifiables, à une activité en mode flux dans laquelle nous nous intéressons beaucoup moins aux données ou fonctionnalités des pages que nous enregistrons, qu'aux métadonnées (si tant est qu'on puisse qualifier ainsi les tags) que nous leur accolons et qui doivent nous servir à les retrouver si nécessaire. Et j'insiste sur le « si nécessaire » car là se joue toute la différence. Pourquoi ? Tout simplement parce que nous n'aurons peut-être jamais l'occasion de revenir visiter ces pages. Déjà lorsque l'on retrouve celles enregistrées il y a quelques mois dans notre compte del.icio.us c'est souvent une impression de confusion et d'obsolescence qui domine. D'ailleurs utilisons-nous vraiment nos répertoires de liens pour retrouver des pages ? Je n'ai pas de chiffres à ce sujet mais rien n'est moins sûr. N'avons-nous pas plutôt tendance à refaire une petite recherche dans Google en pariant que nous obtiendrons plus vite la réponse, voir une réponse plus pertinente car mise à jour ? Nos répertoires de liens ne venant finalement qu'en appui d'un Google défaillant ou, plus sûrement, de requêtes mal posées.

De la fonction analgésique des folksonomies

Les folksonomies sont bien sûr un mécanisme qui permet d'enregistrer des pages pour mieux les retrouver mais elles sont aussi un système rassurant dans un univers numérique de plus en plus mouvant, une dernière digue que nous tentons de consolider jour après jour par notre entreprise de « colmatage ». Nous persuadant que les pages que nous enregistrons nous seront utiles une prochaine fois alors qu'il n'y a presque jamais de prochaine fois.

Pourquoi ? Parce que dans un mois ou deux nous aurons découvert de nouveaux services encore plus performants que ceux déjà enregistrés. Aurons-nous le temps des les tester afin de choisir le meilleur ? Peu de chances. Nous nous ferons un jugement « sur le tas », en lisant les avis des autres utilisateurs, en regardant le nombre de fois où elles ont été enregistrées dans del.icio.us,... Popularité contre autorité comme l'expliquait Olivier Le Deuff [dans un autre article](#).

Mais également en lisant ceux qui, comme moi, passent du temps à tester ces services, à les comparer, à tenter d'en extraire la valeur ajoutée, et qui finalement se positionnent comme des intermédiaires/infomédiaires entre le produit et ses utilisateurs potentiels. Une nouvelle facette des

métiers de la documentation en quelque sorte qui consiste à gérer dynamiquement des bibliothèques de logiciels (logithèques), des bibliothèques de services en ligne (comment les baptiser ?) et des bibliothèques de personnes susceptibles de savoir (pundithèques ?).

Au final nous adoptons ponctuellement un service jusqu'à ce qu'un autre, a priori meilleur, c'est-à-dire plus populaire, plus « fiable », plus ouvert émerge. Il n'est qu'à voir la migration actuelle des utilisateurs de LinkedIn (ou autres réseaux sociaux 2.0) vers Facebook (web 2.1 ?) pour s'en convaincre.

Ce qui est notable c'est le raccourcissement des délais entre chaque changement. Alors qu'il y a longtemps, au tout début du XXIème siècle, nous pouvions être fidèles à une application plusieurs années durant, leur multiplication, leur spécialisation et leurs améliorations permanentes, nous amènent aujourd'hui à en changer facilement. Par ailleurs la standardisation progressive des formats de fichiers fait que nous pouvons utiliser simultanément plusieurs applications similaires ou passer de l'une à l'autre relativement aisément, je pense par exemple aux services de « mind mapping » en ligne capables de lire les cartes réalisées par Mind Manager ou Freemind. C'est d'ailleurs une véritable gageure pour toutes ces entreprises (moins pour Freemind qui est gratuit) car comment fidéliser un client si tous les services finissent par se ressembler?

Sans doute nous dirigeons-nous vers une utilisation à la demande des solutions numériques mises à notre disposition, comme le prévoyait Jeremy Rifkin en 2002 dans « L'âge de l'accès ». Utilisation parfois réfléchie, concertée, parfois liée à des besoins précis (il me faut telle fonctionnalité) et parfois encore liée au hasard ou presque : j'utilise telle plateforme collaborative parce que je la connais déjà, parce qu'elle offre actuellement XX Mo de stockage gratuit, parce que c'est la première que j'ai trouvée sur Google...

Finalement avec le web 2.0 nous vivons déjà la Singularité annoncée par Ray Kurzweil ([enfin traduit!](#)), une théorie essentielle à notre compréhension du futur, qui démontre que l'accélération du progrès est exponentielle et non linéaire, si bien que nous avons de plus en plus de mal à en prévoir les conséquences et à faire des choix informés.

Vie, mort et résurrection d'un favori web 2.0

Est-ce à dire que nous devons arrêter de « tagger » à tout va ? Non bien sûr car la richesse de folksonomies n'est pas dans leur usage individuel, comme leur nom l'indique bien, mais dans les flux d'information qu'elles génèrent et dont elles permettent la mise en commun. On peut tenter de mieux comprendre la spécificité de ces nouveaux services en relisant les travaux de Pierre Lévy sur la notion d'objet et notamment [l'article](#) dont je tire les extraits ci-dessous :

(L')objet doit être le même pour tous. Mais, dans le même temps, il est différent pour chacun, au sens où chacun est à son égard dans une position différente. (...) Il se trouve, simultanément ou alternativement, entre les mains de tous. De ce fait, chacun peut y inscrire son action, sa contribution, son impulsion ou son énergie. L'objet permet non seulement d'amener le tout auprès de l'individu mais encore d'impliquer l'individu dans le tout. (...)

Finalement, l'objet ne tient que d'être tenu par tous et le groupe ne se constitue que de faire circuler l'objet.

Incroyables résonances d'un article datant de 1995 avec les folksonomies d'aujourd'hui et, plus globalement, avec le mouvement collaboratif inhérent au web 2.0.

La folksonomie c'est cet objet qui n'existe que lorsqu'il passe de mains en mains. Plus dynamique que les systèmes de classement précédents, la folksonomie existe dans l'interaction immédiate qu'elle permet de tous avec tous, de tous avec les données de tous. Sa valeur est dans l'usage immédiat car nous consommons de plus en plus et nous consommons dans l'instant : des flux d'informations et de données, des liens, des relations aux autres,... Cette consommation est un cercle vicieux (ou vertueux c'est selon) car pour consommer il faut qu'il y ait matière à cela. L'accélération évoquée plus haut fournit précisément cette matière et la consommation que nous en faisons accroît en retour l'accélération, un peu comme lorsqu'une boule de flipper prend de la vitesse en rebondissant de bumper en bumper.

Grâce aux tags et aux fils rss qu'ils génèrent automatiquement, les folksonautes s'approprient des liens, vos liens, en les filtrant, les expurgant, mais aussi en les agrégeant à ceux de milliers d'autres folksonautes. Ils les utilisent dans l'instant, cherchant par exemple à repérer une source d'information nouvelle qu'ils mettront ensuite sous surveillance. Cela fait ils enregistrent l'adresse de la source

« pour plus tard », la réinjectant ainsi dans le flux de la folksonomie. Une action aux conséquences paradoxale que l'on pourrait quasiment décrire dans un vocabulaire religieux, puisqu'en « inhumant » une page dans la « nécropole » personnelle que constitue leur compte en ligne ils lui redonnent finalement vie.

Bien entendu cet effort de « taggage » collaboratif doit aussi être maintenu pour la simple et bonne raison qu'il permet la création au fil de l'eau d'un véritable annuaire du web irréalisable autrement, annuaire du pauvre certes mais annuaire quand même avec ses notices, titres, descriptions et mots-clés, et l'on n'a finalement pas trouvé mieux pour compléter les moteurs de recherche classiques.

Pourtant l'inévitable question de la conservation des liens se pose. A une époque où se créent plus de 120 000 blogs par jour et où 55% d'entre eux disparaissent dans les trois mois qui suivent (derniers chiffres Technorati) on peut se demander ce qui restera de cet archivage dans quelques années (mois? semaines?). Je n'ai pas de réponse à apporter, il me semble en effet que se pose ici la question plus générale et quasiment philosophique du « pourquoi on archive? ».

Explorateurs-chasseurs-cueilleurs du web

On pourrait m'objecter que l'archivage ne consiste pas à sauver tout et n'importe quoi, qu'il y a des stratégies à mettre en place et que finalement « il n'est de vent favorable pour celui qui ne sait où il va ». Certes, mais ça c'était vrai avant car qui sait vraiment où il va sur le web aujourd'hui ? Sur le réseau nous ne sommes plus des aventuriers des temps modernes, notre monde n'est pas fini, cartographié, borné. Nous sommes plutôt dans la peau d'explorateurs du XVIème siècle prenant la mer sans vraiment savoir si les Indes que nous pensons rejoindre ne seraient pas plutôt les Amériques. Notre monde n'est pas fini et nous nous y dirigeons à tâtons, avec prudence, comme dans ces jeux vidéo de conquête où le territoire se découvre à mesure que nous progressons. Alors dans un environnement inconnu, incertain, voir hostile pour certains, nous retrouvons des réflexes ancestraux¹ dont les folksonomies sont à la fois les symboles et les outils :

- Nous nous regroupons pour être plus forts
- Nous bornons le territoire que nous parcourons à coup de bookmarks afin d'être en mesure de revenir sur nos pas si nécessaire - un fil d'Ariane numérique en quelque sorte - mais aussi et surtout, de le mesurer afin d'en dresser petit à petit la cartographie détaillée.
- Nous prenons tout ce qui est bon à prendre, c'est-à-dire chaque page présentant un début d'intérêt, car dans ce contexte tout ce qui peut servir de pitance doit être ramassé. Nous sommes des chasseurs-cueilleurs d'information en déplacement et nous ne pouvons nous permettre de laisser échapper une proie ou d'oublier de nous approvisionner en eau lorsque nous découvrons une bonne source (d'information évidemment). Tout du moins le vivons-nous ainsi instinctivement.

Le problème déjà évoqué (que ne connaissaient pas Vasco de Gama et ses confrères) c'est que ce territoire, en plus d'être inconnu, est mouvant dans le temps. Certaines des bornes que nous laissons derrière nous disparaissent mystérieusement et se retrouvent, in-signifiantes, dans la Wayback Machine, ce chantier archéologique permanent dans lequel les couches du web passé ne cessent de s'empiler.

La tentation du Tout

Alors existe-t-il un moyen de quadriller le territoire à la fois plus complètement, plus précisément et avec moins d'efforts. La réponse est oui. Comment ? Grâce à certains outils et services d'ores et déjà disponibles qui permettent de ne plus rien perdre d'une session de surf mais plus globalement de tout ce que l'on fait sur le web et qui, une fois réduit à sa plus simple expression, se trouve être une suite de clics (clickstream). Des clics comme autant de pas vers un objectif, pas en avant, de côté, de géant, en arrière parfois, mais pas qui tracent inexorablement des pistes inédites dans le web, nouveaux chemins qui se voient attribuer la valeur qu'on accorde à toute « carte au trésor ».

¹ Sur cette question de l'instinct sur internet je vous renvoie vers l'une de mes études de référence, celle d'Edouard Chi et de Peter Pirolli (laboratoire User Interface Research du Xerox PARC, excusez du peu) sur l'« odeur » de l'information. <http://www2.parc.com/istl/groups/uir/index.html> . Voir aussi cet article : <http://www.wired.com/science/discoveries/news/2001/06/44321>

Imaginez un instant que vous soyez un découvreur de territoires inconnus du XVIème siècle ayant à sa disposition les moyens techniques des aventuriers actuels : caméra embarquée filmant non-stop et matériel GPS pour suivre votre progression en temps réel, tout cela évidemment relié à une base de donnée distante permettant de stocker et d'interroger ces données. Vous disposez du matériel pour enregistrer chacun de vos pas et revenir ultérieurement visiter chaque centimètre parcouru, plus besoin de placer des bornes sur votre parcours ou de tracer une carte à la main, cela se fait tout seul. C'est toute la force ce que l'on nomme le web implicite, un concept que son « inventeur » explique ainsi : « *Le web implicite existe grâce aux clics. Quand nous cliquons sur quelque chose nous votons. Quand nous passons du temps sur une page nous votons. Et quand nous copions et collons, nous votons un peu plus. Nos gestes et nos actions révèlent nos intentions et nos réactions.* »

En fait tous les moments d'attention que nous portons à quelque chose sur le web finissent par prendre de la valeur du simple fait que nous nous y intéressons. Notre capacité d'attention peut se transformer en monnaie sonnante et trébuchante, c'était déjà le cas avec le modèle publicitaire de la télévision, [très honnêtement décrit](#) (pour une fois) par Patrick Le Lay. Du fait des multiples leviers disponibles sur le web, c'est encore plus vrai pour les acteurs d'Internet qui savent capturer ces interactions, au hasard Amazon, Google, Last.fm...

Comme [l'explique Olivier Ertzscheid](#), "Nous sommes (...) passés d'une toute puissance du lien hypertexte, point nécessairement nodal de développement du réseau et des services et outils associés, à une toute puissance du "parcours", de la navigation "qui fait sens", de la navigation "orientée" au double sens du terme".

De quoi s'agit-il dans notre cas ? Tout simplement de services qui enregistrent automatiquement l'adresse de chacune des pages que vous visitez et en indexent les mots-clés. Plus besoin de favoris soigneusement classés dans votre navigateur ni même de folksonomies. A quoi bon puisque tout ce que vous aurez vu un jour est stocké dans votre compte en ligne, à une requête de distance.

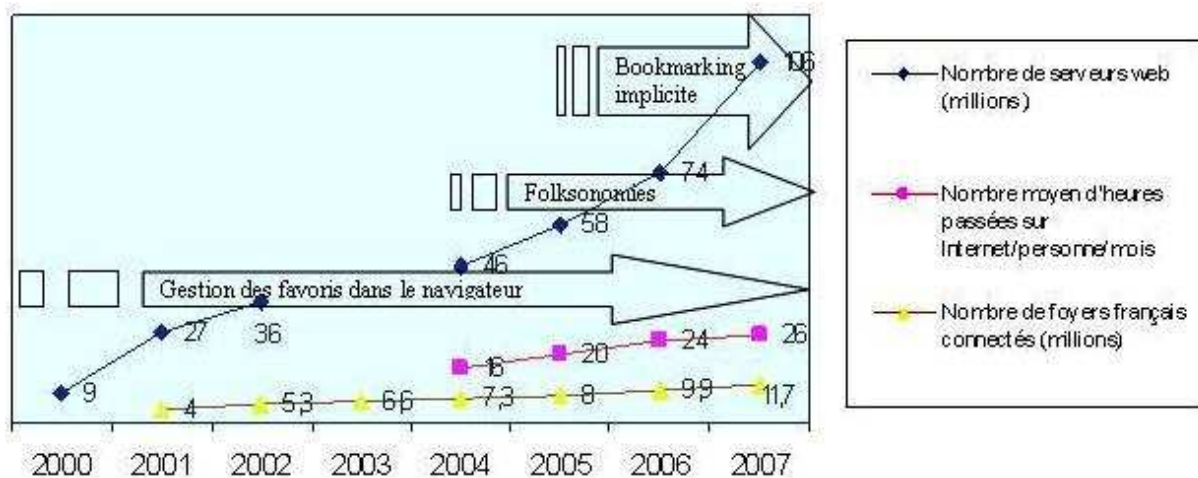


Schéma 1 : Evolution des modes de gestion des favoris entre 2000 et 2007

Ces services ont pour nom [Cluztr](#), [Hooeey](#) (sous-titré « La nouvelle piste ») ou encore [Filangy](#) (ce dernier étant disparu depuis à quelques semaines du fait d'avoir eu raison deux ans trop tôt), mais aussi [gBrain](#), un plugin pour Firefox qui stocke vos données dans Google Bookmark.

Après inscription ils s'intègrent d'une manière ou d'une autre dans votre navigateur et commencent leur travail d'enregistrement. Ils conservent par ailleurs les mécanismes du bookmarking social en vous permettant de tagger certaines pages importantes et de les distinguer ainsi des autres.

Fidèles à la vague web 2.0 (ou à la prochaine), ils ne se contentent pas d'être de bêtes remplaçants de votre « Historique » et proposent des fonctionnalités sociales vous permettant de faire partager vos pages visitées, toutes vos pages, exactement comme le font déjà les services de « bookmarking social » (quand je dis toutes ce n'est pas tout à fait vrai puisqu'heureusement un bouton « stop » a été prévu pour celles sur lesquelles vous souhaiteriez rester anonyme).

Existe-t-il un risque que nous accumulions ainsi trop d'information et que le résultat soit finalement contre-productif? Dans un premier temps sans doute, mais on imagine déjà tous les systèmes de

traitement automatique du langage qui pourront rapidement être mis en place pour naviguer dans ces webs individualisés (autant de mini-webs que d'internautes vous imaginez !). Filtres multiples, classifications à facettes, tris croisés, catégorisation automatique à la Clusty, cartographie automatique de l'information de type Grokker, sans parler des plugins développés par les utilisateurs eux-mêmes (car, après Google, Flickr ou Facebook, il est définitivement évident qu'une société qui veut réussir sur le web doit permettre, pardon, encourager cette activité créatrice).

Ajoutons (ce qui devrait ravir Louis Rosenfeld) la possibilité de créer des ontologies automatiques susceptibles de classer à la volée des pages en fonction de leur contenu et de relations sémantiques que vous aurez préalablement définies (pensons à Arisem ou, plus simplement à Webzzle). Pensons encore à tout ce mouvement de [« démocratisation » du traitement statistique des données](#) qui met à disposition de chacun de puissants outils jusqu'alors réservés aux marketeurs.

La multiplicité des applications potentielles est telle qu'il est impossible de savoir vers quoi tout cela ira et comment, Singularité vous dis-je. Une certitude toutefois, à la fin de votre vie vous pourrez livrer ce « package » à vos descendants qui auront alors la possibilité d'explorer toutes les facettes de votre personnalité comme ils liraient des mémoires enrichies des non-dits rendus visibles par la multiplicité et la convergence de certaines de vos actions (encore faut-il que cela les intéresse). Je ne développerai pas plus avant ces thèses qui fleurent bon le transhumanisme et nous éloigneraient encore d'un sujet déjà vaste.

Ces solutions ont-elles un avenir? A partir du moment où elles offrent une solution plus complète que celles qui les précédaient sans pour autant les renier, je le pense. Vouloir toujours plus et mieux est une constante des êtres humains, non ?

Il me semble aussi qu'elles feront la différence dans les modes de traitement des données qu'elles proposeront à leurs utilisateurs et qui devront être multiples. En ce sens les nombreux modules de représentation et de gestion de votre réseau social proposés par Facebook (Socialistics, Circle of friends, Friend Wheel, etc) devraient devenir pour ces services la référence absolue.